

DE LA SAINTETÉ A LA CHUTE : LA FIN D'UN ERMITAGE FRANÇAIS AU MILIEU DU XVIII^e SIÈCLE

par
Marie-Claude DINET-LECOMTE

C'est en poursuivant une grande enquête sur les religieuses hospitalières aux XVII^e et XVIII^e siècles¹ et en consultant en particulier les archives de la communauté des Sœurs Augustines de Meaux², que j'ai découvert dans un registre de professions comment trois ermites avaient été sauvagement attaqués et assassinés près de Meaux en 1740 et 1750. Voilà deux faits divers spectaculaires et morbides que des media à l'affût du sensationnel ne manqueraient pas d'exploiter à notre époque ! Tel n'est pas mon propos, même s'il convient d'en relater les faits à la façon du P. Thomé qui a enregistré pendant quarante ans (1719-1759)³ avec intelligence non seulement les vêtements, les professions et les décès des Sœurs Augustines, mais aussi quelques événements marquants de la société meldienne comme cette sinistre affaire, les inondations catastrophiques de la Marne et toutes les cérémonies organisées à l'occasion de la reconstruction de l'église de l'Hôtel-Dieu.

Deux autres raisons m'ont poussée à analyser de plus près cette affaire. L'une, très technique, vise à compléter et à corriger

1. Dans la constitution d'un corpus qui dépasse maintenant les deux mille sœurs hospitalières, principalement dans la France du nord, de la fin du XVI^e siècle au début du XIX^e siècle, les religieuses augustines qui desservaient la plupart des Hôtels-Dieu urbains viennent en première position, même si la multiplication des communautés séculières, à la faveur de la Contre-Réforme, a permis d'étoffer l'encadrement hospitalier ; ce qui retient aussi toute notre attention (Filles de la Charité, celles de Nevers, Sœurs de Saint-Paul de Chartres, de Sainville, de Saint-Thomas de Villeneuve, de Saint-Joseph du Puy, etc.).

2. Nous remercions vivement la Mère supérieure de la Communauté des Augustines de Meaux qui nous a aimablement accueillie et nous a facilité la consultation de ses archives, en particulier du registre pour les vêtements, professions et mortuaires des religieuses du grand Hôtel-Dieu de Meaux (1708).

3. Supérieur de la congrégation et confesseur des Augustines depuis 1719, le P. Thomé est resté dans leurs annales comme le plus grand bienfaiteur spirituel, faisant l'unanimité pour sa bonté, son humilité et sa perspicacité, cf. chanoine Charles CORDONNIER, *Les religieuses augustines de Meaux. Leur histoire, leurs services, leur influence*, Meaux, 1956, p. 142-147.

l'ouvrage de J. Sainsaulieu sur *Les ermites français*⁴ ; l'autre, plus ambitieuse, étant de rappeler l'intérêt de ce genre de documents en marge de l'histoire quantitative. Dès que le témoignage est analysé méthodiquement, avec précaution, remis dans le contexte ambigu de l'érémisme du XVIII^e siècle, confronté à d'autres documents, il apparaît beaucoup moins anecdotique et extravagant, susceptible alors de servir non la petite mais la grande histoire.

Un témoignage exceptionnel ?

Au-delà des notations hagiographiques⁵ sur le P. Thomé que le chanoine Cordonnier a su vérifier, il est certain que cette grande figure a marqué la spiritualité de son diocèse dans la première moitié du XVIII^e siècle et appartient à cette catégorie d'ecclésiastiques mal connus, comme beaucoup de vicaires généraux qui ont œuvré au niveau local d'une façon déterminante. Respecté et admiré successivement par les deux évêques de Meaux (cardinal de Bissy, 1705-1737 et Mgr de Fontenilles, 1737-1759) dont il obtint ses principales dignités, il fut vénéré aussi bien par les communautés religieuses que par les plus simples tant son humilité, sa courtoisie et sa charité étaient notoirement connues et démontrées au cours d'une longue existence de 83 ans, tournée vers les œuvres et dépourvue d'ambition temporelle.

Né en 1676 à Coulommiers, il étudia chez les Jésuites à Paris. Bien des décennies après, il ne manque pas de citer l'auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*. Pourtant la solitude des Chartreux attirait ce jeune homme assoiffé d'absolu à la fin du Grand Siècle. Il entra vers 1694 au noviciat des Chartreux à Bayonne, mais la maladie l'empêcha de suivre les austérités de la règle. Sans doute, l'admiration mêlée de compassion qu'il éprouve, en racontant cinquante ans plus tard la mort édifiante de ces pauvres ermites, témoigne-t-elle encore de son attrait pour la sanctification solitaire qui semble l'avoir toujours habité, d'autant que ses biographes insistent sur son dégoût du monde. Seulement, sa vocation devait

4. J. SAINSAULIEU, *Les ermites français*, Paris, 1974, complété par l'article de M. GUILLOT, « Ermites et ermitages des forêts d'Ile-de-France à l'âge classique », dans *Paris et Ile-de-France*, t. 28, 1977, p. 273-297, qui recense et cartographie douze ermitages en Ile-de-France, p. 287. Bien qu'il n'étudie pas ceux de Brie, sa démarche prudente et réaliste sur « les hommes des bois » est exemplaire. Autres cartographies précieuses pour l'est de la France, riche en ermitages, celles de D. DINET, « Administration épiscopale et vie religieuse au milieu du XVIII^e siècle », dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. 78, n° 3-4, 1983, p. 721-774, qui localise seize ermitages dans le diocèse de Langres en 1741, p. 736 ; et de Dom P. COUSIN, « Anciens ermites et ermitages de l'actuel diocèse de Sens », dans *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, t. 101, 1965-1966, p. 81-165, carte p. 88-89 et t. 102, 1967-1968, p. 5-106.

5. *Les Sœurs Augustines de Meaux (1244-1919)*, Paris, 1922, notice historique anonyme dont s'est inspiré le chanoine Cordonnier, ch. III, p. 8-26.

s'épanouir autrement dans le siècle près des corps institués. Après avoir repris ses études interrompues chez les Jésuites, il entra au grand séminaire de Meaux où il fut ordonné prêtre en 1701, puis choisi comme confesseur de l'abbaye de Faremoutiers à la demande de l'abbesse. Quelques années plus tard, le cardinal de Bissy le nomma chanoine de la cathédrale, supérieur des Ursulines et enfin confesseur et supérieur des sœurs de l'Hôtel-Dieu de Meaux où il mourut en 1759.

La consécration de la nouvelle église de l'Hôtel-Dieu, qui fut marquée par une semaine de cérémonies entre le dimanche 22 mars et le dimanche 1^{er} avril 1739, procura une joie ultime au P. Thomé vieillissant, lui donnant l'occasion de se recueillir avec ardeur. Le dernier jour de l'octave, l'évêque fit sortir le P. Thomé de sa retraite et le laissa donner la bénédiction du saint sacrement et entonner le *Te Deum* en action de grâce. Preuve supplémentaire de la profonde estime du prélat pour le supérieur des Augustines : il voulut l'exempter des offices de la cathédrale quand il apprit, peu de temps après, ses infirmités. « Monseigneur, lui aurait-il répondu, les vieux comme moi sont durs à la peine ; laissez-moi une consolation qui, si elle me fait mal aux jambes, me donne tant de joie à l'âme »⁶. Bien que les dates précises nous échappent sur ses vingt dernières années, on peut néanmoins affirmer que les textes que nous produisons ont été écrits par un vieil homme diminué qui se préparait à la mort avec sérénité et qui n'avait pas perdu ses talents de conteur. Après quinze mois de maladie et de paralysie, il est mort « à l'Hôtel-Dieu le samedi 31 mars 1759 à quatre heures et demie du soir, veille du dimanche de la Passion ... ». L'absence de plaintes, la joie de « souffrir en union avec le Sauveur crucifié » et celle que lui procura la visite de l'évêque constituent autant de rapprochements avec la mort des deux ermites qui peuvent permettre de s'interroger sur la valeur et la finalité du témoignage.

Soucieux du détail exact et significatif (morue, petit salé, vin, panier, etc.), du bon enchaînement des faits ainsi que du dialogue, notre auteur est un bon narrateur qui fait preuve de qualités littéraires certaines⁷ : style alerte, effet de surprise, images (tigres cruels, coutre de charrue, la pointe sur la gorge, coups de bêche, etc.), concision du deuxième texte qui contient le même balancement entre deux registres de vocabulaire. Avec une commisération qui n'est jamais excessive et larmoyante, il oppose « la bonté, la douceur, les grands sentiments de piété, la grande patience, la grande sérénité... » de ces « deux malheureux qui se disaient les choses les plus tendres et les plus chrétiennes malgré

6. *Ibid.*, p. 23.

7. Sa solide érudition lui permet de rectifier *l'Histoire de l'église de Meaux* par Dom Toussaint Du Plessis de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés (Paris, 1731), cf. Ch. CORDONNIER, *op. cit.*, p. 146.

leurs douleurs insoutenables, ... qui vivaient dans une parfaite union et charité, ... qui demandaient la conversion de leurs bourreaux » à la puissance du mal que représentent les trois soldats, « bourreaux violents, inhumains, enragés, scélérats » et le frère Belleton qui, en plus d'« un crime épouvantable et barbare », s'est acharné sur le corps de son confrère, essaya de maquiller son forfait et le vola de surcroît.

L'admiration contenue et la réelle émotion qui transpirent de ces lignes écrites peu de temps après l'événement résument la foi charitable du P. Thomé tournée vers le prochain. C'est aussi une profonde et émouvante méditation sur la mort exemplaire ou « édifiante » (la répétition de certains mots n'est pas gratuite), destinée peut-être à d'hypothétiques lecteurs, mais surtout aux religieuses de l'Hôtel-Dieu et à lui-même. Bien que ce document s'apparente au genre de l'*Art de mourir* et à certains *Abrégés de vertus* dont il s'inspire, il n'en a pas la rigidité, ni le caractère idéaliste et exigeant à cause de ses nombreuses notations réalistes. Sa longue expérience au contact direct des agonisants de l'Hôtel-Dieu en compagnie des Sœurs Augustines permet d'apprécier la justesse de ton au sujet des souffrances ultimes. Tout au plus pouvons-nous regretter qu'il n'ait écrit qu'à propos des plus sublimes ! Mais l'essentiel n'était-il pas qu'il accompagnât en douceur les malades les moins préparés à la mort et sût consoler et réconcilier l'âme et le corps. Plus que quiconque il a insufflé la force nécessaire aux hospitalières pour qu'elles surmontent leurs répugnances et leurs défaillances en trouvant l'équilibre entre la vie active et la vie contemplative, source de la réussite d'une vocation hospitalière. Le P. Thomé a certes laissé moins de consignes que certains de ses célèbres prédécesseurs mais il a eu le mérite de les éprouver quotidiennement⁸.

Enfin, si ce document est rare dans les archives hospitalières qui contiennent beaucoup plus de règlements que de témoignages pris sur le vif, il est tout à fait exceptionnel pour la connaissance du monde des ermites. La rareté et la partialité des sources les concernant entretiennent encore le mystère qui les entoure. Le plus souvent, l'historien les atteint par le canal déformant et restrictif des archives judiciaires. Ainsi les trois soldats, qui n'ont pas été arrêtés, n'ont jamais fait l'objet d'un procès⁹. En revanche, l'assassinat commis par le frère Belleton a été jugé par M. Delagravier, prévôt

8. Le rayonnement de saint François de Sales, de saint Vincent de Paul ou de Grignon de Montfort repose sur une spiritualité originale, une activité multiple et une production littéraire de premier plan. Déjà moins connu que les précédents, le P. Ange Le Proust (1624-1697), qui a organisé puis inspiré pendant quarante ans les sœurs de Saint-Thomas de Villeneuve (fondation de la Société en 1661), ressemble davantage au P. Thomé.

9. Signalés comme « malfaiteurs » par J. SAINSAULIEU, *op. cit.*, p. 245.

des maréchaux, dont la sentence fut « la condamnation à être rompu vif sur une roue »¹⁰. Si on retrouvait les pièces du procès, elles pourraient sans doute nous donner des précisions supplémentaires sur les circonstances et l'horreur du crime, mais ne signaleraient en aucun cas « sa mort fort édifiante ». Seul, un témoin comme le P. Thomé a pu le faire sans rancœur. Au service de la justice divine, il s'intéresse davantage au « pardon, à la mort et au salut » du malheureux, qui dans cette perspective chrétienne se rachète de son « épouvantable crime ».

Les visites pastorales, sans contenir des cas aussi graves, ne présentent pas généralement les ermites sous de meilleurs aspects. Même si des visiteurs reconnaissent avec honnêteté la régularité de la vie de certains ermites à cette époque, on relève surtout dans ce genre de rapports des plaintes et des manquements, signalés sur un ton qui dénote de la méfiance à l'égard de ces ecclésiastiques marginaux¹¹. Dans les deux types de sources de nature « inquisitoriale »¹², on ne se penche guère sur leur vie quotidienne et on cherche encore moins à les comprendre. C'est pourquoi, la vision chargée de sympathie modérée de notre auteur contribue à une meilleure approche de ce milieu, d'autant que le même ermitage, à dix ans d'intervalle, a été le théâtre de violences répétées et inversées.

Les tristes réalités

Force est de constater que la première affaire s'inscrit dans un contexte socio-économique très difficile que notre bon ecclésiastique ne fait pas ressortir ici. Pourtant les calamités naturelles et l'afflux de pauvres à l'Hôtel-Dieu de Meaux ont dû le frapper. En mars 1740, nous sommes en pleine crise de subsistance¹³. Après une récolte médiocre en 1738 et une « soudure » difficile entre avril et juillet 1739, la région de Meaux, comme beaucoup d'autres, subit les 24 et 25 juin 1739 des orages de grêle. Bien que la récolte n'ait pas été trop compromise, l'épuisement des stocks est tel que le prix

10. Ignorée par J. Sainsaulieu qui écrit qu'il fut « soupçonné et arrêté, puis relâché », *ibid.*, p. 242. La partie classée de la série B des Archives départementales de Seine-et-Marne ne renferme pas le jugement.

11. D. DINET, « Administration épiscopale », art. cit., p. 735, ou dans « L'archidiaconé d'Étampes aux XVII^e-XVIII^e siècles d'après les procès-verbaux de visite pastorale », dans *Paris et Ile-de-France*, t. 39, 1988, p. 267-298, constate que les incidents existent mais qu'il ne faut pas les exagérer.

12. Ajoutons les pouillés et les registres paroissiaux qui donnent des informations plutôt sèches et lacunaires, cf. P. COUSIN, « Anciens ermites », art. cit., 1^{ère} partie, p. 83.

13. M. BRICOURT, M. LACHIVER, D. QUERUEL, « La crise de subsistance des années 1740 dans le ressort du Parlement de Paris (d'après le fonds Joly de Fleury) », dans *Annales de démographie historique*, 1974, p. 281-333.

du blé et des denrées de première nécessité reste anormalement élevé. S'ajoute à cette sinistre conjoncture le « long hiver » de 1740 qui frappe principalement les régions continentales. C'est au moment de la vague de froid, qui atteint son maximum d'intensité en janvier-février, que les trois rôdeurs affamés s'en prennent aux ermites et à leurs modestes victuailles (pain, vin, morue, petit salé). Que le brigandage à la faveur de la misère croissante débouche sur ce genre d'exactions n'a rien de surprenant. De plus, l'acharnement avec lequel les trois « soldats » (ou déserteurs) saccagent, volent et torturent rappelle les atrocités commises par les soudards de la Guerre de Trente Ans, immortalisées par J. Callot. De telles violences semblent exacerbées par la famine et la marginalité, et finalement peu réprimées, compte tenu des troubles et de l'impuissance des dirigeants au moment des crises¹⁴.

Mais, quels que soient les aléas de la conjoncture, l'isolement et la précarité font d'un ermitage une cible de choix¹⁵ pour des gens mal intentionnés ou déséquilibrés. Déjà à l'abri des regards indiscrets, les agresseurs, qu'il s'agisse des soldats ou du frère Belleton, choisissent la nuit pour donner libre cours à leurs violences préméditées, prenant ainsi le temps de tout « renverser, de monter au grenier ... de nettoyer les traces de sang ... ». La première affaire correspond le mieux aux statistiques de J. Sainsaulieu qui a remarqué qu'en général l'agression se déroulait durant l'hiver, dans la nuit du dimanche, comme si cela « excitait l'homme sans feu ni lieu contre la maisonnette isolée qui fume »¹⁶.

Plus exceptionnel, l'assassinat d'un ermite par un autre existe et peut s'expliquer par une dispute qui tourne mal¹⁷. Mais qu'en est-il exactement de la vie spirituelle et relationnelle des deux solitaires ? Même des pièces supplémentaires ne permettraient pas de comprendre un geste aussi irrationnel ; tout au plus d'émettre des hypothèses. Comment J.-B. Belleton, et C.-F. Vannet se sont-ils rencontrés, alors que leur âge (68 et 35 ans), leur origine géographique (Besançon et Senlis) et sociale (« bonne famille » et ?) et leur foi les séparaient ? Se disputaient-ils souvent ou est-ce l'issue fatale d'une longue et sourde haine ? La violence et le sang-froid dont fait preuve l'assassin nous inclinent vers cette accablante interprétation. Or, il devait savoir que, dix ans plus tôt, deux ermites avaient été martyrisés dans ce même lieu. Le désir de ne pas le profaner une nouvelle fois ne semble pas l'avoir freiné dans son élan meurtrier. Au contraire, son crime le voue à la malédiction et à la destruction. Quelle idée et quelle pratique de l'érémisme un tel

14. *Ibid.*, p. 297 : la misère et les émeutes favorisent « le relâchement des mœurs ».

15. J. SAINSAULIEU, *op. cit.*, p. 231 sq.

16. *Ibid.*, p. 236.

17. *Ibid.*, p. 241.

être pouvait-il avoir ? Appartenait-il à la catégorie des « sans vocation » qui essayaient ainsi de cacher leurs dérèglements ? De tout temps, les mœurs des ermites ont été suspectées à juste titre, mais l'absence de moralité ne conduit pas nécessairement à des crimes aussi odieux.

Le rapprochement et la gravité des deux affaires nous font poser la question inévitable de la qualité de l'érémisme au milieu du XVIII^e siècle. Mal vu des autorités, attaqué de l'extérieur par les brigands ou des familiers, miné et discrédité de l'intérieur par les actes répréhensibles de certains ermites, il traverse alors une crise profonde, corroborée par d'autres incidents, même s'ils n'ont pas toujours l'intensité dramatique des nôtres¹⁸. Elle répond au progrès général de l'irrégion, au tarissement des vocations et à l'hostilité grandissante de l'opinion publique pour ces asociaux inutiles. Les moines sont l'objet de nombreuses critiques, « fainéants sacrés »¹⁹ ; les ermites sont encore plus mal considérés, d'autant que l'anti-érémisme de plusieurs évêques et du pouvoir civil s'est renforcé au Siècle des lumières²⁰. Ce genre de vie était condamné à plus ou moins brève échéance. A cet égard, la Révolution française, comme dans beaucoup d'autres domaines, accélère un déclin qui était bien amorcé, sans toutefois anéantir le phénomène car il devait renaître au XIX^e siècle.

Sainteté et mort exemplaire

On ne peut pas reprocher au P. Thomé, contemporain des deux événements et de surcroît choqué par leur sauvagerie, de ne pas les avoir replacés dans le contexte d'une double crise économique et morale. Tels n'étaient ni son propos, ni son ambition. Mais il serait très injuste de rabaisser son témoignage à la simple narration. La

18. *Ibid.*, p. 252 : « La fin de l'Ancien Régime sera la fin d'un esprit ... Entre 1755 et 1760, plusieurs assassinats désolent les ermitages lorrains dans les Vosges, en Moselle et vers le plateau de Langres. Partout les effets sont négatifs : accablement, crainte, repli et fermeture ». Déclin noté par D. Dinet dans le diocèse de Langres dès 1740, plus précoce dans l'archidiaconé d'Étampes à la fin du XVII^e siècle ou dans la région parisienne où M. Guillot constate que les forêts de Fontainebleau et de Compiègne se vident de leurs ermites avant 1680 à la suite de violences et d'assassinats, cf. M. GUILLOT, « Ermites et ermitages », art. cit., p. 292-293.

19. VOLTAIRE, *L'homme aux quarante écus* (1768), dans *Romans et Contes*, éd. BENAC, Paris, 1960, p. 318-319.

20. J. SAINSAULIEU, *op. cit.*, p. 259. M. Guillot parle, p. 294, du « discrédit contre ces solitaires oisifs et inutiles », si mal indemnisés pendant la Révolution. D. Dinet, « Religieux et religieuses face à la Révolution française », dans *La Haute-Marne pendant la Révolution*, Chaumont, 1989, p. 57-72, cite le cas de Vincent Bouvier, ancien ermite du diocèse de Langres, qui obtient une pension annuelle de 60 l. en janvier 1793, toujours impayée au mois d'août suivant (Arch. dép. Haute-Marne, L 913).

brièveté significative du deuxième texte²¹ exprime moins l'embarras du bon prêtre que le désarroi d'un vieil homme accablé par tant de barbarie humaine, mais finalement rassuré par le caractère édifiant des trois morts. Une lecture attentive au second degré nous révèle sa fascination pour la sainteté et l'exemplarité de la mort, sans manichéisme et morbidité. La description des faits se double d'une recherche et d'une identification des signes de sainteté avant l'évocation de leur martyre. Si tous les saints ne sont pas des martyrs, un grand nombre de ces derniers ont vécu très chrétiennement car « un tel héroïsme ne s'improvise pas »²². Dans le cas particulier de nos deux frères qui n'ont pas été canonisés, on relève d'abord tous les indices d'une vie régulière « dans une parfaite union et charité » : [23 ans] de solitude, de prières, de pauvreté, de sobriété, de jeûne et d'abstinence, d'aumônes ..., puis la deuxième partie du texte insiste sur tous les aspects exemplaires de leur mort à travers laquelle se vérifie « l'héroïcité des vertus »²³.

Si la référence au martyre de saint Laurent n'ébranle pas les bourreaux, bien au contraire, elle n'en montre que mieux l'héroïsme et la dévotion du frère Michel qui surmonte avec sérénité les blasphèmes, les coups et les pires brûlures et qui se permet de signaler à son tortionnaire à quel endroit il peut trouver un couteau « fraîchement repassé ». Il est prêt — et sans doute depuis longtemps — à mourir, même de mort violente si tel est le désir de Dieu. Mais signe supplémentaire, ils devaient souffrir plus longtemps ; si le frère Michel (« le plus dévot et le plus spirituel des deux ») devait mourir au bout de six jours à l'Hôtel-Dieu, « tenant toujours sur sa bouche un petit crucifix de bois », le frère Jean, « plus simple mais si soumis », a attendu quarante jours sa délivrance « sans s'impatienter et priant toujours le Seigneur de le soutenir ». Persuadé qu'il était plus « grand pécheur », il souffrit sa propre Passion et s'éteignit un Vendredi saint ; belle coïncidence que le P. Thomé ne manque pas de signaler.

Bouleversé par l'ultime espérance du frère Jean de retrouver au ciel son compagnon de souffrance, le témoin rend hommage à la foi simple mais vibrante de cet ancien charretier. Leur amitié terrestre gagnera encore en renommée en devenant mystique. Ainsi le P. Thomé, proche à la fois des pauvres et des ecclésiastiques distingués, trouve une justification supplémentaire pour affirmer avec force que la piété des « gens grossiers et ignorants » vaut bien

21. Écrit d'une façon serrée sur la demi-page qui lui restait après l'affaire de 1740. Comme la page suivante était déjà utilisée et consacrée aux événements de 1743, on peut se demander si le manque de place ne l'a pas incité à faire bref.

22. J. DE VIGUERIE, « La sainteté au XVIII^e siècle », dans *Histoire et Sainteté*, Angers, 1982, p. 119-130.

23. C. MOLETTE, « La sainteté, partie intégrante de l'histoire humaine », dans *ibid.*, p. 202.

celle des beaux esprits. Tous les deux ont mérité « une mort très sainte et très édifiante ». Nullement révolutionnaires, ces propos attestent le caractère équilibré et optimiste d'une religion qui ne choisit pas entre le peuple et les élites. D'ailleurs l'agonie des deux ermites donne l'occasion au peuple chrétien de montrer sa cohésion. « Toute la ville, grands et petits, riches et pauvres, ont marqué combien ils étaient sensibles à leur malheur, leur donnant toutes sortes de bénédictions ... ». Ce n'est pas seulement la curiosité ou l'admiration mais une véritable ferveur qui les guide vers ces saints martyrs dont on espérait vite des miracles. En dehors des badauds, de quelques personnalités, des Sœurs Augustines, il est tout à fait remarquable que l'évêque soit venu les réconforter. Sa visite est aussi une reconnaissance des vertus de l'érémisme, portées au plus haut degré par le sacrifice des deux frères.

Perdus dans un registre de professions, ces documents, très anecdotiques au premier abord, nous renseignent sur la disparition d'un ermitage à la suite de deux affaires sordides de profanation par le sang au milieu du XVIII^e siècle. Écrits avec précision et émotion par le supérieur des Augustines de l'Hôtel-Dieu de Meaux, ils diffèrent des sources judiciaires et ecclésiastiques en jetant un regard profondément humain et chrétien sur cette double histoire. La fascination pour les martyrs et la mort exemplaire en constituent le principal thème, si bien que les réalités objectives sont autant de signes divins. De là, une sorte de raisonnement par récurrence : si les trois ermites sont capables de mourir ainsi, c'est qu'ils étaient de vrais saints ou tout du moins, dans le cas de l'assassin qui a expié, un vrai chrétien.

Ce vieil homme, qui aspire à rejoindre son Sauveur le plus dignement possible, cherche moins à idéaliser le monde des ermites qui l'a toujours attiré qu'à mettre en valeur des morts édifiantes. Pour ce que l'on peut savoir de sa propre fin, c'est qu'elle ressembla étrangement à celle des deux bons ermites, comme si ce texte écrit pour sa propre édification lui servit de miroir des vertus.

ANNEXE

Récit du P. Thomé (*Archives des Augustines de Meaux*)

« Le samedi 12 de mars de l'année 1740 fut enterré dans le caveau de l'Hôtel-Dieu de Meaux, le dévot et religieux frère Michel ermite de l'ermitage de Saint-Saturnin près de Choconin, natif de Limé, diocèse de Rouen, nommé dans le monde Doinville, âgé de 56 ans, après 23 ans de demeure dans cette solitude. Dieu permit que la nuit du dimanche au lundi 6 mars, entre 9 et 10 heures du soir, trois soldats forcèrent la porte du jardin avec un coutre de charrue et ensuite celle de leur maison, l'un tenant deux chandelles allumées à ses mains, les deux autres comme deux tigres cruels se jetèrent en proférant toutes sortes de blasphèmes sur cette innocente victime et sur le frère Jean qui était sur son pauvre grabat et prenant le frère Jean pour l'ancien ; ils le traînèrent, lui liant les mains derrière le dos et les pieds en lui disant que s'il ne leur disait pas où était son argent ils allaient le brûler vif, aussitôt prenant trois petits fagots, ils les mirent au feu.

Les bons ermites leur répondirent qu'ils n'avaient que 4 livres 10 sols, qu'ils les prissent et qu'ils leur donneraient de bon cœur. Mais ces scélérats ne les croyant point, ils mirent les pieds du pauvre frère Jean dans le feu et le pauvre frère soupirant et sentant toute la vivacité du feu pria le Seigneur de le soutenir et de pardonner à ses bourreaux mais les malheureux au lieu d'être touchés des cris du pauvre frère redoublaient leurs imprécations, disant : « Où est donc ton argent ? » Le bon frère Michel qui était sur sa pauvre couche leur dit : « Ah Messieurs, c'est moi qui suis l'ancien », aussitôt les scélérats, laissant le frère Jean les pieds dans le feu coururent au frère Michel qui était à demi paralysé et ne pouvait que se soulever de dessus son lit, le tirant avec violence lui criaient comme des forcenés : « Dis nous donc où est ton argent ou nous allons t'accommoder comme ton confrère », lequel frère leur répond avec douceur : « Ah Messieurs nous n'avons que 4 livres 10 sols » ; mais ces furieux ne le croyant point lui lièrent aussitôt avec toute la violence possible les mains et les pieds et, le traînant jusqu'à la cheminée, lui mirent les pieds dans le milieu du feu.

Mais chose bien étonnante, ce pauvre frère se plaignant point des cruelles douleurs qu'il ressentait, les inhumains lui dirent : « Tu es donc insensible », « Ah Messieurs » leur répondit le pauvre frère, « je ne suis point insensible, mais je pense que je n'ai que les jambes dans le feu et que saint Laurent avait tout le corps sur les charbons ardents ». Cette réponse qui aurait dû toucher les bourreaux les irritant, l'un comme enragé demanda à un autre son couteau pour lui couper la gorge, en même temps fouillant dans sa poche et n'en trouvant point, le pauvre frère lui dit, « Tenez Messieurs, il y en a là un », lui montrant le lieu, « qui est tout fraîchement repassé » et, courant le prendre, il lui posa la pointe sur la gorge en lui disant « Dis ton Pater », ce qu'il fit, alors un des scélérats lui dit « ne le tue point, nous n'en saurons pas davantage » ; mais comme le pauvre leur répondait toujours la même chose, ils lui mirent à trois fois différentes les pieds dans le feu.

Enfin ces malheureux, après avoir tout renversé dans l'ermitage, ne trouvant point d'argent prirent des rognures de morue qu'ils firent griller sur le même feu où le pauvre frère avait les pieds, ensuite les mangèrent avec le pain des pauvres frères qui en avaient un morceau de deux à trois livres et burent aussi deux bouteilles de vin qu'on leur avait données il y avait quelque temps et qu'ils

gardaient pour un jardinier qui devait venir tailler les arbres dans leur jardin, car ces bons frères ne buvaient point de vin. Cela fait, après avoir encore tout renversé dans la maison et ayant monté jusque dans le grenier, ils trouvèrent trois petits morceaux de petit salé qu'on avait donné aux bons ermites et qu'ils gardaient pour solenniser les fêtes de Pâques, ils leur prirent aussi leurs bas, leurs ceintures et un panier neuf qu'un vannier de Meaux avait prêté au frère Jean jusqu'à ce qu'il eût raccommodé le sien.

Enfin, ne trouvant rien dans la maison qui les accommoda, ils s'en allèrent, laissant les deux pauvres frères à demi morts, les pieds et les mains liés mais le frère Jean étant un peu revenu à lui trouva le moyen de se délier, de sorte que se traînant vers le frère Michel, il lui délia les mains et l'aida à se traîner vers son lit où avec bien de la peine le pauvre frère monta dessus, ce que fit aussi le frère Jean sur le sien et ils y restèrent tous les deux jusqu'au lendemain lundi, onze heures du matin. Pour lors, M. le Prieur de Choconin étant venu pour enterrer un enfant dans le cimetière de Saint-Saturnin où on enterre presque tous les habitants, ayant été autrefois la paroisse, le maître d'école ayant frappé à la porte de l'ermitage, une voix plaintive répondit d'aller par la porte du jardin. « Ah ! dit le maître d'école à M. le Prieur, il y a quelque chose d'extraordinaire », aussitôt à la porte, ils la trouvèrent enfoncée, celle de la maison de même et virent les deux pauvres frères à demi morts. Quelle fut leur surprise, je vous le laisse à penser.

On amena les deux pauvres frères dans une charrette à l'Hôtel-Dieu de Meaux où le frère Michel n'a vécu que six jours et sentant bien qu'il ne s'en relèverait pas, fit une confession générale et reçut le saint viatique et le sacrement de l'extrême onction avec de grands sentiments de piété et ne pouvant presque plus parler, il fit connaître qu'il souhaitait embrasser le frère Jean pour lui donner le baiser de paix ; aussitôt on approcha leurs lits et ces deux pauvres frères s'embrassèrent et se dirent mutuellement les choses les plus tendres et les plus chrétiennes qu'on puisse entendre (le frère Michel étant fort spirituel) et restèrent en cet état toute la nuit jusqu'au samedi dix heures et demie où il plut à Dieu de retirer son serviteur de ce monde pour le faire jouir d'une gloire immortelle. Comme il n'y a pas lieu d'en douter, ayant montré pendant tout le temps de sa maladie qui a été un continuel martyr, une grande patience, conservant toujours dans les plus violentes douleurs une grande sérénité de visage, accompagnée quelquefois d'un petit sourire, tenant toujours sur sa bouche un petit crucifix de bois, ne cessant de demander la conversion de ses bourreaux et qu'ils ne fussent point découverts par la justice afin qu'ils eussent le temps de reconnaître leur crime et d'en faire pénitence.

Monseigneur notre aimable et très illustre prélat, Antoine René de Fontenilles vint les voir les encourageant et les animant à souffrir avec patience la violence de leurs maux, ce qui fit dire au frère Michel en riant : « Ah Monseigneur, je m'estime heureux d'avoir souffert ce que j'ai souffert puisqu'il m'a procuré une visite qui me donne tant de consolation ». Toute la ville a suivi l'exemple de Monseigneur, grands et petits, riches et pauvres, tous ont marqué combien ils étaient sensibles à leur malheur, leur donnant toutes sortes de bénédictions et disant bien des particularités de leur bonne vie. Mais ce qu'il ne faut pas omettre ici, c'est ce qu'on a su des secours temporels qu'ils donnaient à plusieurs pauvres familles de Choconin, plusieurs étant venues les voir n'ont point rougi de le dire que c'étaient eux qui les faisaient subsister et qu'ils perdaient tout en les perdant.

Telle a été la fin édifiante du frère Michel Doinville qui, dès sa plus tendre jeunesse avait toujours eu un grand dégoût pour le monde et un grand désir de souffrir le martyre pour témoigner à notre divin Sauveur combien il l'aimait ; c'est ce qu'il disait souvent au frère Jean. Dieu a voulu accorder à son serviteur sa demande, car on peut dire que ses souffrances qui ont duré six jours ont été extrêmes. A l'égard du bon frère Jean, il n'est mort que le 15 avril suivant, jour du grand vendredi saint, sur les six heures du matin, après avoir souffert pendant quarante jours de douleurs insoutenables, sans s'impatienter, priant toujours le Seigneur de le soutenir et de lui faire faire un saint usage de ses souffrances, il avait devant les yeux les exemples de vertus du bon frère Michel, c'est pour cela qu'il disait d'un air doux et fort édifiant : « Notre bon Dieu veut que je souffre plus longtemps que le frère Michel parce que je suis un plus grand pêcheur et que j'ai plus besoin de faire pénitence mais j'espère aussi que bientôt il aura pitié de moi et qu'il nous recevra tous les deux ensemble, je compte beaucoup sur les prières du frère Michel qui m'a permis de demander à Jésus Christ qu'ayant été compagnon de souffrance, nous le soyons de la même récompense dans le Ciel ». Ce bon frère était né de gens de la campagne, son père se nommait Jean Petit et sa mère Henriette Lainé du village Mont Saint-Martin dans le diocèse de Reims, il était âgé d'environ 56 ans.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ce que nous dit l'auteur de *l'Imitation de Jésus Christ*, pendant que les savants souvent se gavent et se perdent par leur esprit et leur savoir, au contraire les gens grossiers et ignorants se sanctifient et se sauvent. Le frère Jean en est la preuve, n'ayant été pendant toute sa jeunesse qu'un charretier conduisant les chevaux à la charrue, vivant dans une grande simplicité et ne montrant dans tout son extérieur aussi bien qu'en tout ce qu'il disait une grande ingénuité et franchise. Il était si soumis au frère Michel pendant sa maladie même qu'il ne prenait aucune nourriture sans lui en avoir demandé la permission. Voilà avec vérité ce que nous avons remarqué de principal pendant la maladie de ce bon frère à l'Hôtel-Dieu. C'est aussi de la même manière qu'il se comportait dans son ermitage n'en sortant qu'avec la permission et après s'être mis à genoux pour demander la bénédiction du frère Michel qui l'embrassait, il faisait de même lorsqu'il rentrait, vivant tous les deux dans une parfaite union et charité ; c'est ce qu'il leur a mérité à tous les deux une mort très sainte et très édifiante.

La nuit du 28 au 29 juillet 1750, le frère Charles François Vannet, ermite de Saint-Saturnin, âgé de 68 ans, dit frère Benjamin, de bonne famille de la ville de Besançon, fut assassiné dans son lit à coups de couperet et de couteau par le frère Belleton, ermite dit Jean-Baptiste, âgé d'environ 35 ans, natif de la ville de Senlis. Après l'avoir ainsi cruellement assassiné, il le traîna et l'enterra dans le jardin de l'ermitage où il lui donna encore plusieurs coups de bêche, n'étant pas entièrement mort ; ensuite, il fit ce qu'il put pour qu'on ne voit point de trace de sang, ayant bien tout nettoyé, il le vola et sortit à quatre heures du matin de l'ermitage. Après avoir rodé en plusieurs lieux, il fut arrêté à Joinville et amené à Meaux au parlement de M. Delagravier, prévôt des maréchaux ; il a été condamné à être rompu vif et à finir ses jours sur une roue le 5 décembre 1750.

L'ermite avant de mourir a bien reconnu son crime et est mort d'une mort fort édifiante, ayant bien demandé pardon sur l'échafaut à Dieu, à la justice et au peuple de son barbare et épouvantable crime, se recommandant bien aux prières de tous les assistants de prier le Seigneur pour lui. C'est à cause de cet assassinat qu'on a détruit l'église et l'ermitage de Saint-Saturnin en 1750. »